

## Anthropologie et Sociétés



**Gaston PINEAU / Marie-Michèle : Produire sa vie :  
Autoformation et Autobiographie, Éditions Saint-Martin /  
Éditions Edilig, Montréal / Paris, 1983, 419p., index des auteurs  
et des concepts.**

Christine Godin

Caraïbes

Volume 8, numéro 2, 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/006210ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/006210ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Godin, C. (1984). Compte rendu de [Gaston PINEAU / Marie-Michèle : Produire sa vie : Autoformation et Autobiographie, Éditions Saint-Martin / Éditions Edilig, Montréal / Paris, 1983, 419p., index des auteurs et des concepts.] *Anthropologie et Sociétés*, 8 (2), 228–229. <https://doi.org/10.7202/006210ar>

Une réserve en guise de conclusion. On aurait souhaité voir des comparaisons avec les autres îles adjacentes, une antillanisation du débat. Mais dans la Caraïbe, on comprend que ce ne soit pas facile.

Serge Larose  
Centre de Recherches Caraïbes  
Université de Montréal

Gaston PINEAU / Marie-Michèle : *Produire sa vie : Autoformation et Autobiographie*, Éditions Saint-Martin / Éditions Edilig, Montréal / Paris, 1983, 419 p., index des auteurs et des concepts.

Il y a deux auteur-e, deux écritures et surtout deux niveaux d'expression : le discours et le témoignage. L'objectif de « faire émerger l'autoformation comme objet de connaissance » (p. 10), dans le domaine de l'éducation, surdétermine la place des deux textes dans le livre. Le discours prend appui sur le témoignage, l'encadre, le contextualise. Construit à même les étapes d'une démarche scientifique dont il doit rendre compte, c'est lui qui impose la rigueur de sa forme à l'ouvrage édité. Les fondements théoriques et les visées « militantes », contre-culturelles de la thèse défendue par le chercheur, sont exposés dans la première partie. Suit l'élaboration d'une stratégie de cueillette de données. Un survol des utilisations de la méthode des histoires de vie en sciences humaines et sociales permet de retenir un certain nombre de procédés et de principes utiles pour explorer l'autoformation.

La question posée par Gaston Pineau (rattaché à la Faculté de l'éducation permanente de l'Université de Montréal) tente de découvrir comment l'individu en vient à s'approprier son pouvoir de formation, à travers son cheminement quotidien, depuis sa première sortie du système scolaire (pp. 117-118). Une cinquantaine de formateurs d'adultes ont accepté de se livrer à une auto-analyse, dans ce sens. Toutefois, un seul exemple est présenté dans la troisième partie, celui de Marie-Michèle, québécoise, épouse de Jean, mère de cinq enfants et aspirante au certificat de formateur d'adultes à l'UQAM.

Le témoignage s'insère comme matériel illustratif mais possède, par rapport au discours, une entité propre, une identité. Bien qu'elle origine d'une consigne émise par le chercheur, l'autobiographie demeure puissante, redoutable pour l'analyste. Le texte est émotif, intimiste et relève du singulier. Marie-Michèle n'a pas été exclue de l'interprétation. Celle-ci renferme un ensemble d'opérations individuelles ou collectives, réflexives ou partagées :

- d'abord premier écrit court et rapide d'une période de vie;
- ensuite première co-interprétation écrite, aussi courte et rapide, avec une amie, à la lumière d'une étude du contexte social;
- puis hétéro-interprétation orale d'un petit groupe de pairs (une vingtaine de personnes);
- récit approfondi de l'histoire de vie à partir des événements jugés majeurs;
- et enfin co-explication de l'autoformation de ce cours de vie (p. 11).

Ainsi la contribution de l'informatrice se veut multiple, passionnée et rationnelle. L'écriture du récit est décrite comme un geste vital, une re-naissance de soi par soi. L'écriture des commentaires s'inscrit dans une autre approche, celle des précisions à la lumière du contexte social. Le je est inclus; il devient pluriel.

En tant que femme au foyer, Marie-Michèle subit les sollicitations de diverses institutions telles que l'école, l'église, les associations de loisirs, les partis politiques, etc. De plus, les nombreuses tâches domestiques qu'elle assume l'obligent à se renseigner, à s'instruire et à communiquer. Le bénévolat qu'elle accomplit et l'information qu'elle va quérir la placent dans une position propice à l'autoformation, surtout si elle « accepte de fouiller le sujet et de faire des démarches en vue d'une plus grande satisfaction » (p. 218). Une fois sa situation de femme au foyer révélée à travers son environnement immédiat et ses sentiments, l'auteure transforme sa prise de conscience en une réflexion plus globale, en s'appuyant sur les actions et les revendications des féministes québécoises.

Ce double exercice « d'explicitier son histoire de vie éducative » et de procéder à une auto-évaluation « aide à créer l'autoformation en même temps qu'il la fait connaître » (p. 118). Les affinités épistémologiques entre l'objet et la méthode amènent à confondre les deux dans la pratique, du moins dans celle de l'informatrice-auteure.

Par contre, l'analyse de Gaston Pineau de l'autobiographie se fait à partir de connaissances théoriques acquises à la suite d'une longue démarche de documentation, de lectures et de débats, à laquelle se greffent des expériences personnelles. Le travail de décodage entrepris ici repose sur une grille schématisée au tableau 14 (p. 237). L'outillage conceptuel est plus directement emprunté à Abraham Moles (« Écologie de l'action » dans *Les sciences de l'action*, Retz, Paris, 1975). L'axe vertical renferme une phénoménologie des actes; c'est ici que s'observe « la praxis autonome ou hétéronome d'un sujet social, praxis qui constitue à notre avis le processus d'autoformation sans s'y réduire » (pp. 239 et 241). L'axe horizontal contient une typologie des espaces (corporel, familial, social, physico-cosmique, etc.) que « les processus d'autoformation forment ou non, selon l'autonomisation plus ou moins grande de (la) praxis » (pp. 239-et 241). L'interprétation qui s'ensuit situe dans un premier temps le « parcours de vie » à l'intérieur de la société québécoise des années 1945-1980 puis aborde, dans un deuxième temps, le processus même d'appropriation de son pouvoir de formation. Les transactions (actions qui engendrent une relation entre deux éléments) servent alors d'indicateur global.

Du point de vue du discours, l'autoformation correspond à un mode de connaissance qui objectivise l'autonomie, ce qui permet de se distancier de l'autorité du professionnel de l'éducation. Mais, conquérir son pouvoir d'action exige de briser l'aliénation de soi que produit l'hétéroformation et l'adhésion à des modèles culturels de comportements. Dans cette optique, l'histoire de vie apparaît comme le lieu privilégié pour dresser le bilan de son cheminement... pour s'expliquer et s'appartenir. Même s'il n'offre pas la logique de la démonstration, le témoignage se situe, malgré tout, en position d'interlocuteur vis-à-vis le discours.

Christine Godin  
CELAT et département d'anthropologie  
Université Laval